



**HAL**  
open science

# La tournure de l'événement. Les fêtes de la conquête de Grenade (XVI<sup>e</sup> siècle)

Cécile d'Albis

► **To cite this version:**

Cécile d'Albis. La tournure de l'événement. Les fêtes de la conquête de Grenade (XVI<sup>e</sup> siècle). Cahiers du Centre de Recherches Historiques, 2009, 44, pp.47-60. hal-00526118

**HAL Id: hal-00526118**

**<https://hal.science/hal-00526118>**

Submitted on 14 Oct 2010

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## LA TOURNURE DE L'ÉVÉNEMENT

### Les fêtes de la conquête de Grenade (xv<sup>e</sup>-xvi<sup>e</sup> siècle) <sup>1</sup>

Cécile d'ALBIS

L'histoire de la fête de la *Toma* (conquête), qui célèbre la conquête de Grenade par les armées chrétiennes des Rois Catholiques en 1492, a fait l'objet de nombreuses études. À l'ouvrage classique de Miguel Garrido Atienza, écrit à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, sont venus s'ajouter plusieurs études qui soulignent son importance dans la construction identitaire grenadine jusqu'à nos jours <sup>2</sup>. Confrontée toutefois à un contexte plus large, celui de la constitution idéologique de la monarchie hispanique au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, cette célébration permet d'explorer le sens donné à la conquête elle-même et la manière dont Grenade tente de définir cet événement central de son histoire moderne. On sait peu en effet qu'il existait des fêtes antérieures, ni que la fête de la *Toma* est rarement appelée ainsi avant le XIX<sup>e</sup> siècle. Sa désignation la plus fréquente dans les sources, celle de « fête de la reddition (*entrega*) de Grenade », indique qu'elle avait pour but de célébrer la mémoire d'un événement dont la signification elle-même a été continuellement en cours d'élaboration durant l'Époque Moderne <sup>3</sup>.

### UN MOMENT FONDATEUR

La conquête de Grenade est l'aboutissement d'un long conflit de dix années, qui a commencé par des escarmouches de frontière avant d'évoluer vers

---

<sup>1</sup> Cet article est tiré de ma thèse de doctorat, « Les fêtes civico-religieuses à Grenade aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles », dirigée par Bernard Vincent et Antonio Luis Cortés Peña, Paris, EHESS – Universidad de Granada, 2008.

<sup>2</sup> Miguel Garrido Atienza, *Las fiestas de la Toma*, Grenade, Universidad de Granada, coll. Archivum, 1998 [1892] ; Demetrio E. Brisset, « Otros procesos conmemorativos centenarios : la Toma de Granada », *Revista de Dialectología y Tradiciones Populares*, t. 50, 1995, p. 131-153 ; Bernard Vincent, « La Toma de Granada », in Pierre E. Cordoba, Jean-Pierre Étienvre (prés.), Elvira Ruiz Bueno (édits.), *La fiesta, la ceremonia, el rito*, Colloque international, Universidad de Granada / Casa de Velázquez, Grenade, Universidad de Granada, 1990, p. 43-49 ; Kathie A. Harris, « Civic Ritual and Civic Identity », in *From Muslim to Christian Granada. Inventing a City's Past in Early Modern Spain*, Baltimore, The John Hopkins University Press, 2007.

<sup>3</sup> Sur la notion d'événement et sa plasticité, voir notamment : *L'événement en perspective, Raisons Pratiques*, Jean-Luc Petit (dir.), Paris, éditions de l'EHESS, 1991 ; Pierre Nora, « Le retour de l'événement » in Jacques Le Goff, Pierre Nora, *Faire de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1974, p. 201-228.

une véritable guerre de conquête à partir de 1485. Son issue, la disparition du dernier bastion musulman de la péninsule hispanique, connaît un retentissement considérable. La guerre de Grenade a soudé l'union des deux couronnes aragonaise et castillane, représentées par leurs rois respectifs Ferdinand et Isabelle époux depuis 1469. Elle a permis de légitimer et de consolider la monarchie, devenue puissance européenne. La chute de la ville nasride est vécue comme un événement extraordinaire pour les contemporains, à la fois fin d'une épopée de sept siècles et promesse de nouvelles conquêtes.

Quatre jours après la prise effective de la ville et de ses forteresses, les souverains entrent triomphalement dans Grenade le 6 janvier 1492, jour de l'Épiphanie, par l'une des portes principales de la ville, la Porte d'Elvira, accompagnés du prince Jean, leur seul héritier, et d'une troupe de chevaliers et d'ecclésiastiques. On fait dire la messe dans la mosquée des convertis, consacrée par le nouvel archevêque Hernando de Talavera sous le nom emblématique de Saint Jean des Rois. Le repas princier au palais royal couronne la prise de possession : on consomme les biens du vaincu, on emploie ses chambres comme il avait coutume de les employer et on prend plaisir de ses biens<sup>4</sup>. Cette cérémonie intronise officiellement le roi Ferdinand et la reine Isabelle et avec eux le Christ et la Vierge, comme les nouveaux souverains de la ville.

La conquête de Grenade, cet événement tant attendu, vient se substituer à sa perte par le roi Rodrigue sept siècles plus tôt et accomplit enfin la restauration de l'Espagne, ce qui permet à la fois de recréer le souvenir idéalisé de la ville antique et de mythifier les événements récents<sup>5</sup>. Il s'agit donc d'un dénouement irremplaçable et providentiel, qui venge toutes les défaites, en particulier le recul contemporain du christianisme en Méditerranée orientale. Mais ce moment unique, précisément parce qu'il est inégalable, met en œuvre une mutation profonde de la portée de la conquête elle-même. L'événement se fait symbole de renouveau et principal fondement idéologique du régime. Devenu épisode fondateur, c'est-à-dire objet de commémoration, l'instant inouï de la prise de Grenade se trouve, au moment même où il est vécu comme tel, atténué et intégré au cycle des victoires passées.

---

<sup>4</sup> On trouve une cérémonie similaire réalisée précédemment par les conquistadors aux Canaries et plus tard au Nouveau Monde.

<sup>5</sup> Alain Milhou, « De Rodrigue le pécheur à Ferdinand le restaurateur », in *Pouvoir royal et absolutisme dans l'Espagne du XVI<sup>e</sup> siècle*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1999, p. 13-29. Sur la perception médiévale de la conquête, voir notamment Manuel González Jiménez, « Sobre la ideología de la Reconquista : realidades y tópicos », in *Memoria, mito y realidad en la historia medieval : XIII Semana de Estudios Medievales, Nájera, del 29 de julio- 2 de agosto de 2002*, José Ignacio de la Iglesia Duarte, José Luis Martín Rodríguez (dirs.), La Rioja, Instituto de Estudios Riojanos, 2003, p. 151-170 ; Thomas Deswarte, *De la destruction à la restauration. L'idéologie du royaume d'Oviedo-Léon (VIII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle)*, Turnhout, Brepols Publishers, 2003.

Lorsque Grenade est conquise, elle se trouvait depuis sept siècles sous la domination musulmane. Pourtant, pour les vainqueurs la prise de la ville n'est pas une conquête mais une restauration. Il s'agit là d'un concept moral : la guerre se justifie par l'idée que tout ce territoire a autrefois été chrétien et le domaine des rois wisigoths, véritables responsables de sa perte <sup>6</sup>. Outre le fait que la monarchie s'empare de l'événement pour consolider son nouveau pouvoir, cette perception de la conquête comme libération, ou comme reddition, explique, nous semble-t-il, la difficulté de Grenade à s'approprier sa propre histoire. Si leur invasion n'est pas seulement coloniale, légitimée par le bon droit du vainqueur, il s'agit pour les conquérants d'argumenter leur légitimité à s'installer sur le territoire conquis et, pour cela, d'affirmer la primauté, l'intemporalité de leur présence. Autrement dit, la ville chrétienne doit fonder son autochtonie.

D'ordinaire, naître de la terre et fonder un territoire sont étroitement liés, puisque l'autochtonie ne peut se passer de fondation. Mais dans le cas de Grenade, ces deux phénomènes sont dissociés, car ceux qui fondent ne sont pas des natifs, mais des conquérants venus d'ailleurs. De plus, ils ne peuvent être reconnus comme autochtones, comme le permet la notion de restauration, car la population indigène (les musulmans grenadins, ou *Mudéjares*), revendique cette primauté. Par ailleurs, Grenade a été conquise sans combattre, grâce au traité de capitulation signé en 1491 <sup>7</sup>, laissant en place les structures administratives, sociales et culturelles antérieures, ce qui accentue l'incertitude qui existait déjà depuis le début de la guerre. Formellement, la prise de Grenade est bien une restauration. Mais le face-à-face quotidien entre Chrétiens et Mudéjares montre ostensiblement qu'il s'agit d'une terre étrangère, conquise sur une population autochtone dont les nouveaux venus ne peuvent que s'approprier les biens. C'est cette difficulté à considérer la prise de Grenade et à faire coïncider la réalité avec le récit officiel que reflètent les célébrations qui commémorent cet événement exceptionnel.

---

<sup>6</sup> La notion de « Reconquête » au sens territorial du terme n'apparaît pas avant la toute fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Voir José González Martínez, « La fiesta de la Toma en tiempos liberales », in *Las tomas : antropología histórica de la ocupación territorial del reino de Granada*, José Antonio González Alcantud, Manuel Barrios Aguilera, (éds.), Grenade, Diputación de Granada, 2000, p. 643-659 ; Fernando Wulff, *Las esencias patrias. Historiografía e historia antigua en la construcción de la identidad española (siglos XVI-XX)*, Barcelone, Crítica, 2003 ; Martín F. Ríos Saloma, « De la Restauración a la Reconquista : la construcción de un mito nacional (Una revisión historiográfica. Siglos XVI-XIX) », *En la España Medieval*, 28, 2005, p. 379-414. José Manuel Nieto Soria, *Medievo constitucional. Historia y mito político en la España contemporánea (ca. 1750-1814)*, Madrid, Akal, 2007.

<sup>7</sup> Ce traité, destiné à assurer une victoire rapide et pacifique, rapidement invalidé dans les années suivantes, protégeait généreusement les institutions et le mode de vie de la population vaincue. Miguel Garrido Atienza, *Las capitulaciones para la entrega de Granada*, Grenade, Universidad de Granada, introd. José Enrique López de Coca Castañer, 1992 (1910).

Toutefois, Grenade n'est pas le seul lieu où l'on assiste à un tel découpage, qui implique une relation dialectique complexe entre fondation et autochtonie<sup>8</sup>. Les deux visages de la possession grenadine (restauration et fondation) prennent donc corps dans l'existence de plusieurs fêtes qui cohabitent jusque dans le dernier tiers du XVI<sup>e</sup> siècle.

Depuis la période médiévale, chaque nouvelle conquête de territoire par les armées chrétiennes dans la péninsule ibérique face aux musulmans est à l'origine d'une légende de l'origine et d'une célébration, bien que l'on en ait souvent peu de traces. Plus tard, la conquête des territoires américains par les conquérants hispaniques s'accompagne également de cérémonies. Toutefois, si les rois attendaient toujours des conquistadors un rituel clair de prise de possession lorsqu'ils « découvraient » une terre du Nouveau Monde, ils étaient surtout attachés à l'acte juridique réalisé, lequel donnait l'assurance concrète de ne pas avoir à redouter de contestation ultérieure de la part d'une puissance concurrente. Comment cette prise de possession devait être réalisée et ce qu'il en advenait par la suite, cela n'était pas précisé par les rois, qui, de fait s'y intéressaient peu<sup>9</sup>.

Les choses sont bien différentes en ce qui concerne Séville et Grenade. La prise des deux villes met en effet un terme à deux grandes campagnes militaires majeures, respectivement en 1248<sup>10</sup> et 1492. Surtout, les deux villes abritent les corps de leurs conquérants, Ferdinand III à Séville, les Rois Catholiques à Grenade. Le lien, entre les deux conquêtes et entre les deux Ferdinand, et entre les commémorations et les sanctuaires funèbres, est fondamental. Il est donc nécessaire de prendre en compte la fête sévillane pour comprendre comment elle a été transmise à Grenade, sous quelle forme, et ce qu'il en est advenu.

---

<sup>8</sup> Pensons au célèbre mythe de fondation de la cité d'Athènes, où la notion d'autochtonie est à la base de l'identification citoyenne. Marcel Détiéne, « L'art de fonder l'autochtonie. Entre Thèbes, Athènes et le Français "de souche" », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, Vol. 69, 2001, p. 108 ; Nicole Loraux, « L'autochtonie : une topique athénienne. Le mythe dans l'espace civique », *Annales HSS*, Vol. 34, 1, 1979, p. 3- 26.

<sup>9</sup> Voir Patricia Seed, *Ceremonies of Possession in Europe's Conquest of the New World 1492-1640*, Cambridge, Cambridge UP, 1995 ; Francisco Morales Padrón, « Descubrimiento y toma de posesión », *Anuario de Estudios Americanos*, XII, 1955, p. 321-380 ; José Antonio González Alcantud, « Entrada y toma: etnología comparativa de la ocupación territorial de América y el reino de Granada », in *Cronistas de Indias*, Angel B. Espina Barrio (coord.), Salamanca, Universidad de Salamanca, 2002, p. 39-50 ; Ronald L. Grimes, *Símbolo y conquista. Rituales y teatro en Santa Fe, Nuevo México*, México, Fondo de Cultura Económica, 1981 [1976].

<sup>10</sup> Pierre Guichard, *Al-Andalus. 711-1492. Une histoire de l'Andalousie arabe*, Paris, Hachette, 2000 ; Felipe Maíllo Salgado, « Al-Andalus en la primera mitad del siglo XIII: desde las Navas de Tolosa a la conquista de Sevilla », in *Fernando III y su tiempo (1201-1252), VIII Congreso de Estudios Medievales*, Ávila, Fundación Sánchez Albornoz, 2003, p. 209-222 ; Manuel González Jiménez, « El que más temía a Dios (La Reconquista) », in *Magna Hispalensis. El universo de una Iglesia*, Séville, Ayuntamiento-Diócesis de Sevilla, 1992, p. 147-197.

**LES PREMIÈRES FÊTES DE LA CONQUÊTE**

En 1494, les Rois Catholiques instituent la fête de la prise de Grenade le 2 janvier, en l'église Saint-Jacques. L'archevêque Hernando de Talavera est chargé d'y employer, par concession papale, les fonds de la quatrième partie des revenus du Voto de Santiago, contribution originellement destinée à financer la guerre <sup>11</sup>.

D'après le récit du voyageur Jérôme Münzer, qui découvre Grenade la même année, l'archevêque fait sensation en composant un office nouveau à cette occasion <sup>12</sup>. Destiné à être célébré le premier dimanche après la Circoncision, celui-ci s'intitule *À l'occasion de la fête de la capitulation de la très renommée ville de Grenade* <sup>13</sup>. La célébration a sans doute un lustre particulier, puisque les diverses institutions locales réclament le droit d'y participer en portant des insignes royaux. Talavera y compare Grenade à la terre promise, exalte un roi guidé par le Christ et une reine aux sept vertus. La conquête, moment culminant de l'histoire de l'Espagne, est à l'origine de la vie spirituellement rénovée dont il rêve pour Grenade.

Talavera a voulu créer une fête joyeuse et fédératrice, où les Grenadins sont désignés comme vainqueurs et évangélisateurs d'une terre promise. Plutôt qu'une fête de la paix, destinée à cicatriser les blessures de la guerre <sup>14</sup>, nous dirions plutôt qu'il s'agit, comme le montrent d'autres initiatives antérieures du prélat réformateur, d'une célébration destinée avant tout à intégrer la nouvelle population de colons, mouvante et donc potentiellement hors de contrôle, dans un sentiment d'appartenance à la communauté des conquérants.

---

<sup>11</sup> Isabella Iannuzzi, « El papel de Fray Hernando de Talavera en la edificación de una cruzada : la Toma de Granada, ciudad mesiánica », in *Política y cultura en la época moderna (cambios dinásticos, milenarismos, mesianismos y utopías)*, Alfredo Alvar, Jaime Contreras, José Ignacio Ruíz, (éds.), Alcalá, Universidad, 2004, p. 545-552.

<sup>12</sup> Jeronimo Münzer, *Viaje por España y Portugal (1494-1495)*, Madrid, Ediciones Polifemo, 2002, p. 133. Comme nombre d'évêques novateurs de ce temps, Talavera compose en effet plusieurs offices religieux, agissant ainsi en guide spirituel de sa communauté, voir à ce sujet, Felipe Pereda, *Imágenes de la discordia. Política y práctica de la imagen sagrada en la España del 400*, Madrid, Marcial Pons, 2007.

<sup>13</sup> Édition et étude Tarsicio De Azcona, « El oficio litúrgico de Fr. Fernando de Talavera para celebrar la conquista de Granada », *Anuario de Historia de la Iglesia*, 1, 1992, p. 71-92. Voir également Juan Jesús López-Guadalupe Muñoz, « El altar y la corona en el pensamiento de fray Hernando de Talavera. El oficio de la Toma de Granada », in *Poder civil, Iglesia y sociedad en la Edad Moderna*, Antonio Luis Cortés Peña (éd.), Grenade, Universidad, 2006.

<sup>14</sup> Jesús Suberbiola Martínez, « Mudejarismo », in *Real Patronato de Granada. El arzobispo Talavera, la Iglesia y el Estado moderno (1586-1516)*, Estudio y documentos, Grenade, Caja General de Ahorros y Monte de Piedad, 1985.

À l'automne 1493, Talavera avait déjà envoyé à la reine Isabelle un office commémoratif de la victoire du roi Alphonse XI contre les musulmans en 1340<sup>15</sup>. Il y avait donc à Grenade, comme aussi à Málaga – conquise deux ans avant Grenade – par exemple, deux fêtes distinctes : l'une destinée à célébrer une bataille ancienne, celle du Salado, l'autre la récente prise de la ville. En établissant ces offices religieux, la ville prend place parmi les autres villes castillanes, qui célèbrent toutes des victoires au moins centenaires. Le dernier triomphe est relié à d'autres antérieurs et transformé en récit de fondation susceptible de fournir la base d'une auto-représentation collective.

En 1498, de façon concertée, Mudéjares et Vieux-Chrétiens créent la *morería*, le quartier mudéjare de la ville de Grenade. La ségrégation matérialise la perception de la réalité de la ville par ses habitants, celle d'une cité-frontière cosmopolite, dont les résidents acceptent les interactions quotidiennes, mais pas la mixité ethnique ou religieuse<sup>16</sup>.

Mais ce cloisonnement ne dure qu'un an. Choqué par la persistance visible de l'Islam à Grenade, l'archevêque de Tolède, le cardinal Francisco Jiménez de Cisneros, entreprend fin 1499 une campagne de conversion volontariste au cœur de la *morería* de l'Albaicín. Ce désaveu flagrant du traité de capitulation entraîne le soulèvement des Mudéjares. C'est le prétexte attendu par les Rois pour mettre fin à l'ensemble des obstacles administratifs et religieux à la consolidation de la domination castillane : par le décret du 12 février 1502, ils ordonnent la conversion ou l'expulsion des Musulmans, en reprenant la structure du traité de conversion des Juifs de 1492.

## LA FÊTE DE LA SAINT JEAN D'ÉTÉ OU DE LA DÉDICACE DE GRENADE

Dans les années suivantes, une nouvelle célébration publique apparaît. La *fiesta de la Dedicación (dédicace) de Granada*, célébrée le jour de la Saint Jean Baptiste (24 juin), est bien une fête de conquête, puisque l'on y commémore le moment où la ville fut prise de manière irrévocable, grâce à la conversion religieuse qui a fait de Grenade une ville non plus seulement occupée, mais véritablement chrétienne et castillane. La fête de la dédicace de Grenade célèbre

---

<sup>15</sup> Jesús Suberbiola Martínez, *op. cit.*, p. 155-156 ; Eugenio de Ochoa, *Epistolario español. Colección de cartas de españoles ilustres antiguos y modernos*, BAE, t. 62-II, Madrid, 1965, p. 17.

<sup>16</sup> Ángel Galán Sánchez, « Segregación, coexistencia y convivencia : los musulmanes de la ciudad de Granada (1492-1570) », in *Las tomas, op. cit.*, p. 319-379 ; Robert Ilbert, *Alexandrie 1830-1930, histoire d'une communauté citadine*, Le Caire, IFAO, 1996 ; Alberto Marcos Martín, « Percepciones materiales e imaginario urbano en la España moderna », in *Imágenes de la diversidad. El mundo urbano en la corona de Castilla (s. XVI-XVIII)*, José Ignacio Fortea Pérez (éd.), Universidad de Cantabria, 1997, p. 15-50.

le moment où la ville a été vouée à Dieu par la consécration de ses mosquées en églises. Cette consécration permet l'installation de la cathédrale de Grenade dans l'enceinte de la grande mosquée, au cœur de la ville, en 1519. Elle parachève le geste symbolique du chevalier Pulgar, qui aurait, selon la légende, cloué avec son poignard un feuillet portant les mots *Ave Maria* sur les portes de la grande mosquée, une nuit de décembre 1490<sup>17</sup>.

La fête lustrale du solstice d'été correspond parfaitement à l'idée de consécration. Tandis que l'on commence à célébrer l'anniversaire funèbre des Rois Catholiques le jour de Saint Jean l'Évangéliste (27 décembre), la ville, où tout fait naturellement référence aux vainqueurs, se trouve ainsi symboliquement marquée par les Rois, patrons terrestres aux équivalents célestes. Bien qu'il s'agisse d'une célébration intimement liée à l'exaltation des nouveaux habitants à travers leur condition de conquérants, elle a probablement aussi des précédents locaux, car le solstice d'été, qui correspond pour le Judaïsme et l'Islam à la prouesse de Josué, successeur de Moïse, et pour les Chrétiens à la nativité de Saint Jean Baptiste, revêtait une grande importance dans l'Al-andalus du Moyen-Âge<sup>18</sup>. Il ne s'agit pas d'une commémoration : on ne rejoue pas un scénario écrit à l'avance, mais on fête joyeusement, dans une profession de foi symbolique, l'unité religieuse de la communauté. La fête s'accompagne de courses et de jeux de taureaux depuis 1514 au moins<sup>19</sup>. Il n'est donc pas surprenant que la ville ait choisi cette même date pour organiser les festivités de l'élection à l'empire de Charles Quint en 1520<sup>20</sup>.

Le 24 juin 1526, lors du séjour de la cour à Grenade pour le voyage de noces de Charles Quint et d'Isabelle de Portugal, l'empereur participe en personne, devant les courtisans et les ambassadeurs, l'impératrice et ses dames d'honneur, à une corrida et des cavalcades morisques<sup>21</sup>. La coexistence de

---

<sup>17</sup> Francisco Villa-Real Valdivia, *Hernán Pérez del Pulgar y las guerras de Granada*, Málaga, Algazara, 1999.

<sup>18</sup> Demetrio E. Brisset Martín, « Las fiestas de la Granada musulmana. Análisis de las fiestas de Granada (5) », *Gazeta de Antropología*, 5, 1987, [www.ugr.es]. Et « Famosas fiestas de san Juan. Análisis de las fiestas de Granada (7) », *Gazeta de Antropología*, 9, 1992, [www.ugr.es] ; Lucien Clare, « Fêtes, jeux et divertissements à la cour du Connetable de Castille Miguel Lucas de Iranzo (1460-1470) », in *La fête et l'écriture. Théâtre de Cour, Cour-théâtre en Espagne et en Italie, 1450-1530*, Aix-en-Provence, Université de Provence, 1987, p. 5-32.

<sup>19</sup> *Ordenanzas de los muy ilustres, y muy magníficos señores Granada mandaron guardar, para la buena gobernacion de su Republica*, 1552 [1672], fol. 12v, tit. 2-7. Archivo Municipal de Granada, *Actas*, libro 3, 5 juin 1517, fol. 145r.

<sup>20</sup> Archivo Municipal de Granada, *Actas*, libro 4, 8 janvier 1521, fol. 209v.

<sup>21</sup> Johannes Lange, *Journal de voyage*. Cit. Antonio Gallego Morell, « La corte de Carlos V en la Alhambra en 1526 », in *La fiesta, la ceremonia, el rito*, op. cit., p. 266-294.

plusieurs fêtes à la signification voisine explique sans doute la confusion de Johannes Lange, médecin de l'électeur Frédéric II de Palatinat, qui croit décrire la fête de la conquête de Grenade, alors qu'il assiste en fait à celle de la Dédicace :

La ville mentionnée fut conquise le jour de Saint Jean, c'est pourquoi tous les ans ce jour-là nobles et bourgeois vont le matin de bonne heure en dehors de la ville armés à la moresque avec des écus et des lances, et après déjeuner ils font des escarmouches et des triomphes. Le peuple peut courir et combattre six ou sept taureaux, puis viennent les nobles armés et montés à cheval à la manière des Maures ou des Turcs, divisés en deux groupes, et ils luttent les uns contre les autres jusqu'à ce qu'un groupe fuit pour revenir de nouveau à la charge <sup>22</sup>.

### **LA TOMA**

Telle qu'elle fut établie à l'origine, la fête de la *Toma* n'était pas censée commémorer la prise de la ville en tant que telle, mais la mémoire des Rois Catholiques. La lettre des exécutants testamentaires du roi Ferdinand du 27 février 1517, qui fonde la fête, mentionne le fait que Grenade a sollicité les insignes nécessaires pour célébrer « la mémoire et la fête du temps où cette ville fut conquise », l'épée du roi et la bannière royale. Tout en approuvant cette initiative, Ferdinand le Catholique donne l'ordre à la ville de célébrer la fête « à la mémoire de ses rois qui la soumièrent et l'acquirent du pouvoir des Maures ennemis de notre sainte foi catholique » <sup>23</sup>. Il ordonne également d'organiser la ville sur le modèle strict de la fête sévillane de la Saint Clément (23 novembre), qui commémore la conquête de la ville en 1248 par le saint roi Ferdinand III.

Grenade souhaite donc célébrer la victoire, cet événement unique, indépassable ; mais le roi rectifie subtilement le sens de la fête en l'organisant autour de la figure des souverains. Pour mieux effectuer ce glissement, il façonne directement la fête grenadine sur la fête sévillane de la Saint Clément, fête axée sur le culte de son conquérant, Ferdinand III, enterré dans la chapelle royale de la ville. Pourquoi cette mutation de sens ? Après 1492, la perpétuation de l'idée de croisade permet aux Rois de justifier leur politique fiscale et leur ambition expansionniste. Or cet idéal reste impossible à imposer tant que l'on considère la conquête de Grenade comme un aboutissement. Il convient donc, non pas d'effacer la victoire de 1492, mais de l'inscrire dans une geste qui prolonge celle de Ferdinand III et précède de nouvelles conquêtes à venir. La fête de la *Toma* telle que la souhaitait Ferdinand le Catholique le rendait lui-même supérieur à son homonyme du XIII<sup>e</sup> siècle, réputé saint, puisque c'était lui qui avait achevé la restauration de la Péninsule et allait porter la croisade au-delà de la Méditerranée. Ainsi la *Toma* constitue-t-elle la variation locale d'un vaste plan célébratif de

---

<sup>22</sup> Johannes Lange, *Journal de voyage, op. cit.*, p. 275.

<sup>23</sup> Archivo Municipal de Granada, *Actas*, libro 3, 24 mars 1517, fol. 120v.

l'État, qui profite des commémorations parallèles des rois, enterrés dans la chapelle royale de Grenade, où ils tiennent lieu de saints fondateurs.

Le culte funèbre des Rois est en effet inséparable de l'institution de la fête. En 1504, puis en 1516, les corps de la reine Isabelle et du roi Ferdinand sont acheminés à Grenade et déposés provisoirement dans la chapelle royale fondée dans l'Alhambra, en attendant leur transfert à la nouvelle chapelle, achevée en 1521. Ce n'est qu'après l'arrivée du corps du roi que la ville sollicite les insignes royaux pour organiser une fête de la conquête. Et la présence des insignes dans la ville influence à son tour l'organisation du culte funèbre : comme le jour de la *Toma*, on place ce jour-là la couronne sur la tombe du roi et la couronne sur celle de la reine pour manifester la présence régalienn<sup>24</sup>.

Enfin, la *Toma* est instaurée dans les années 1516-1526, au moment où la politique officielle à l'égard des Morisques, les musulmans convertis au christianisme au début du XVI<sup>e</sup> siècle, arrive à un tournant fatidique<sup>25</sup>. Il est possible que la nouvelle fête fût destinée à envoyer un signal fort, en formulant dans le rite la violence qui n'avait pu avoir lieu en 1492, puisque la ville s'était rendue sans combattre.

De cette manière, la fête transpose à Grenade une mythologie préexistante, adaptée à une nouvelle épopée créée de toutes pièces dans l'entourage des Rois Catholiques. Il ne s'agit donc pas d'une fête forgée par les Grenadins eux-mêmes pour célébrer la mémoire de leur exploit, mais d'une mémoire imposée, vécue comme un devoir de loyauté<sup>26</sup>. Elle prend forme sur le modèle exact de la fête de la Saint Clément de Séville.

À Séville, on décide quelques jours avant la fête qui doit porter l'épée et l'étendard dans la procession. Le jour venu, la personne choisie se rend à la cathédrale où elle retrouve l'archevêque sur une estrade montée devant le chœur. Puis il se rendent ensemble à la chapelle royale, où le trésorier remet l'épée, enveloppée dans un tissu de soie, au porteur qui prête serment de la restituer. Après quoi la procession se forme : d'abord les musiciens, puis le porteur de l'étendard, suivi du porteur de l'épée entouré des échevins. Ils approchent du chœur où les rejoignent les religieux pour former la procession. Celle-ci, qui

---

<sup>24</sup> Cédula du 14 février 1518 et privilegio du 13 octobre. Manuel Gómez Moreno, « La espada del rey católico », *Coleccionismo*, 129, 1923, p. 95.

<sup>25</sup> Louis Cardaillac, *Morisques et Chrétiens. Un affrontement polémique (1492-1640)*, Paris, Klincksieck, 1977 ; Julio Caro Baroja, *Los moriscos del reino de Granada. Ensayos de historia social*, Madrid, Fundamentos, 1976.

<sup>26</sup> Pierre Nora, « Entre la mémoire et l'histoire. La problématique des lieux », in *Les lieux de mémoire*, t. I, *La République*, Paris, Gallimard, 1984 ; Eric Hobsbawm, « Introduction : Inventing Traditions », in *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge UP, 1983, p. 1-14 ; Paul Connerton, *How Societies Remember*, Cambridge, Cambridge UP, 1999.

chemine en chantant le *Te Deum Laudamus*, fait le tour de la cathédrale, suivant le premier parcours sacralisé de la ville. On place ensuite les insignes dans le chœur, où ils figurent les souverains pendant la durée de l'office et du sermon<sup>27</sup>. Puis la procession se forme de nouveau, cette fois avec la croix et l'archevêque. Enfin ils retournent à la chapelle royale où les insignes sont solennellement rendus au trésorier, ce qui met fin à la cérémonie<sup>28</sup>.

La *Toma*, censée perpétuer l'ordre chevaleresque de la société en donnant le primat à la noblesse, est une cérémonie publique fondée sur le modèle de l'adoubement. Les insignes employés (l'épée, la bannière « avec laquelle fut conquise et vaincue cette ville et le royaume de Grenade » et la couronne « en mémoire de la Reine Catholique ») sont des *regalia*, c'est-à-dire qu'ils représentent à la fois les rois et leur pouvoir<sup>29</sup>. Toutefois, l'établissement d'un pouvoir fort et d'une succession dynastique assurée rend progressivement ces accessoires superflus. Outre une fonction de légitimation, leur rôle est donc surtout théâtral<sup>30</sup>. Les porteurs se doivent de prendre un soin tout particulier des objets dont ils ont la charge, comme s'il s'agissait de reliques. Ils marchent au milieu de la procession, l'épée à droite et la couronne à gauche, « devant le prêtre, têtes nues, sans que nul n'aille ensemble avec eux, et puis que devant aille celui qui porterait la bannière »<sup>31</sup>. Derrière suit la musique, qui permet à la métamorphose de se réaliser, c'est-à-dire aux insignes, marchant à pas cadencé, d'incarner les rois.

---

<sup>27</sup> José Gestoso Pérez, *Sevilla monumental y artística. Historia y descripción de todos los edificios notables, religiosos y civiles, que existen actualmente en esta ciudad*, t. II, Séville, Monte de Piedad y Caja de Ahorros de Sevilla, 1984 [1890].

<sup>28</sup> Nicolas de Popielovo gentilhomme silésien qui voyage en Espagne et au Portugal en 1484-1485, assiste à la commémoration de la prise de Séville en novembre 1485. On y porte l'épée qui servit durant la conquête, pointe vers le sol et manche (en forme de croix) levée vers le ciel, devant le roi. José García Mercadal, *España vista por los extranjeros (Antología). I Relaciones de viajeros desde la edad más remota hasta el siglo XVI*, Madrid, Biblioteca Nueva, 1969., p. 202.

<sup>29</sup> Ils rappellent les *triumfi* vénitiens arborés lors des grandes fêtes civico-religieuses. Voir Edward Muir, *Ritual in Renaissance Venice*, Princeton, Princeton UP, 1981.

<sup>30</sup> L'épée et la couronne incarnent les rois tout au long de l'Époque Moderne à Grenade. Représentés sur le blason de la ville avec les personnages royaux, ils sont arborés lors de la fête de la *Toma* et des anniversaires funèbres et prennent place au centre du tumulus traditionnellement élevé pour le souverain mort dans la chapelle royale. José Díaz-Martín de Cabrera, « El estandarte real de la ciudad y los alféreces mayores de Granada », *Revista del Centro de estudios históricos de Granada y su reino*, Granada, Centro de Estudios Históricos de Granada y su Reino, T. VI, 3-4 1916, p. 277-308 ; Manuel García Pelayo, *Mitos y símbolos políticos*, in *Obras Completas I*, Madrid, Centro de Estudios Constitucionales, 1991, p. 987-1031 ; Reinhard Elze, « Insegne del potere sovrano e delegato in Occidente », *Simboli e simbologia nell'alto medioevo*, II, Spoleto, Centro italiano di studi sull' alto medioevo, 1976, p. 569-599 ; David I. Kertzer, *Ritual, Politics and Power*, New Haven, Yale University Press, 1988.

<sup>31</sup> Manuel Gómez Moreno, « La espada del rey católico », *op. cit.*, p. 95.

Dès la fin des années 1510, alors que Charles Quint pense déjà à fonder un panthéon funèbre à Grenade<sup>32</sup>, l'idée s'impose que la conquête ne s'est pas achevée avec la prise de la ville. La conquête est désormais une poursuite indéfinie, toujours « au-delà »<sup>33</sup>. Mais alors, que signifie la commémoration de la prise de Grenade ? Que signifie aussi célébrer cette victoire, alors que les Turcs avancent en Méditerranée, que la Réforme commence à déchirer l'Europe et surtout, que la permanence d'un gouffre entre Morisques et Vieux-Chrétiens constitue la démonstration que la frontière existe toujours à Grenade même ? Commémorer demeure impossible tant que vaincus et vainqueurs partagent encore le même espace et revendiquent chacun un récit différent. En ce sens, Grenade n'avait pas le souci de commémorer la prise de la ville qu'avait, par exemple, la ville d'Orléans, libérée des Anglais par Jeanne d'Arc en 1429, et qui célèbre le souvenir de la victoire par une procession annuelle dès 1430<sup>34</sup>. De plus, une telle célébration, ravivant le souvenir douloureux de l'antagonisme entre anciens vainqueurs et vaincus, comportait encore de sérieux risques.

Ces difficultés expliquent les conflits importants qui opposent les autorités et qui sont le principal obstacle à l'essor de la fête. Comment cette célébration pourrait-elle devenir une fête essentielle, alors qu'elle ne possède ni message clair, ni lien symbolique fort avec un lieu emblématique, puisque ce lieu (la chapelle royale) ne consacre plus essentiellement la mémoire d'un événement historique déterminant ?

Grenade reçoit le modèle de célébration sévillan et les insignes royaux au cours de l'année 1517<sup>35</sup>. Le chapitre de la cathédrale décide alors d'organiser la fête le 2 janvier suivant, et réclame pour cela les insignes royaux à la chapelle royale qui les conserve. Mais cette dernière refuse de s'en voir déposséder au profit de sa rivale, ce qui interdit l'accomplissement de la cérémonie<sup>36</sup>.

---

<sup>32</sup> Dès 1518, Charles Quint légitime sa prise de pouvoir et affirme ses liens avec les Rois Catholiques en décidant de faire enterrer son père Philippe le Beau dans la chapelle royale de Grenade, puis en fondant pour lui-même un somptueux panthéon dans le chœur de la nouvelle cathédrale en construction.

<sup>33</sup> Manuel Barrios Aguilera, « La nueva frontera : el reino de Granada ante el mundo islámico en el siglo XVI », in *Actas del congreso la Frontera Oriental Nazarí como Sujeto Histórico (s. XIII-XVI), Lorca-Vera, 22 a 24 de noviembre de 1994*, Pedro Segura Artero (coord.), Almería, Instituto de Estudios almerienses, 1997, p. 583-612.

<sup>34</sup> Colette Beaune, *Naissance de la Nation France*, Paris, Gallimard, 1985.

<sup>35</sup> Miguel Garrido Atienza, *Las fiestas de la Toma*, op. cit., p. 16-17, Archivo Municipal de Granada, *Actas*, libro 3, 15 juin 1517, fol. 148r ; José Gestoso Pérez, *Sevilla monumental y artística*, op. cit.

<sup>36</sup> Le conflit qui oppose la chapelle royale à la cathédrale et qui empêche l'exécution de la cérémonie en 1518 se double de celui qui oppose le comte de Tendilla, capitaine général du royaume de Grenade, à Luis de Córdoba, gendre du fameux conquérant Gonzalo Fernández de Córdoba, dit le

En 1526, l'empereur à Grenade enjoint les institutions locales à réaliser la fête et à restituer les insignes royaux à la chapelle royale. Mais les conflits perdurent, pesant de plus en plus lourdement sur la fête qui ne parvient pas à prendre un véritable essor. À Séville, très vite c'est l'Assistant, le représentant du souverain, qui porte habituellement l'épée lors de la fête de la Saint Clément. Aux Indes, c'est le vice-roi, ce qui garantit chaque année l'autorité royale sur la ville. Mais à Grenade, où siège depuis 1505 l'une des deux cours d'appel de Castille, les querelles entre les institutions urbaines sont plus longues et complexes.

### **LA DISPARITION DE LA FÊTE DE LA DÉDICACE ET LE NOUVEAU SENS DE LA TOMA**

Contrairement à Charles Quint, qui comptait sur l'équilibre des institutions en place pour affermir sa puissance, son fils Philippe II, fort d'un empire immense et de moyens inégalés, ne craint plus d'affronter ceux qui font encore de l'ombre à son pouvoir. La grande réforme catholique en cours et la nécessité d'enrayer l'avancée de l'hérésie en Europe lui offrent puissance morale et légitimité. C'est ce qui l'amène à mettre en œuvre une politique radicale, dite de la dernière chance, à l'égard des Morisques grenadins. La commission réunie à Madrid en 1566 ordonne l'application stricte d'une liste d'interdits destinés à forcer leur intégration culturelle et sociale. Poussés à la révolte, les Morisques se soulèvent en décembre 1568. La guerre cruelle et fratricide qui s'en suit est le prétexte de l'expulsion de la majorité de la population indigène à travers la Castille. L'expulsion des Morisques de l'Albaicín de Grenade a lieu le jour de la Saint Jean de 1569, date à laquelle on célébrait depuis le début du siècle la conversion de l'ensemble de la ville au christianisme. L'expulsion, qui abolit de fait les démarcations ethniques et religieuses antérieures, reporte soudainement l'ensemble des Grenadins dans le groupe des autochtones. Au même moment, la translation de quatre des sept corps royaux enterrés à Grenade vers le nouveau panthéon de l'Escorial en 1573<sup>37</sup> laisse la ville appauvrie, forcée de tourner définitivement le dos à son passé glorieux et novateur.

La célébration de la conquête est l'une des premières à subir les conséquences de ces bouleversements. Après la guerre, la fête de la Saint Jean

---

Grand Capitaine, pour le privilège de porter l'épée dans la procession. Ces conflits empêchent de nouveau la réalisation de la procession en 1519, cf. *Consueta de ceremonias y gobierno de la Santa Iglesia Catedral Apostólica y Metropolitana, de la Ciudad de Granada. Granada. En la imprenta de Nicolas Moreno. Año de 1819*, chap. 23, p. 26. et chap. 54, p. 76.

<sup>37</sup> Les corps de la princesse Marie de Portugal, première épouse de Philippe II, de l'impératrice Isabelle de Portugal et de deux infants royaux rejoignent ainsi le panthéon dynastique encore inachevé.

d'été, devenue inutile, semble disparaître soudainement<sup>38</sup>. La *Toma* intègre donc les significations des deux célébrations, celle de la conquête militaire et celle de la conquête spirituelle. Elle devient une fête civico-religieuse qui commémore à la fois la naissance de l'unité politique et de la communauté religieuse. Le rôle du vaincu expulsé est éludé. La société affirme le présent contre le passé, assure que la conquête a mis définitivement fin à la période précédente<sup>39</sup>.

Comme dans les autres villes hispaniques, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle la municipalité prend progressivement en main l'organisation des principales fêtes civico-religieuses, dont la *Toma*<sup>40</sup>. C'est désormais le représentant du roi, le Corregidor, qui porte l'épée dans la procession et l'*alférez mayor* (porte-étendard) la bannière. Confirmant la hiérarchie des institutions ecclésiastiques récemment affirmée par le concile de Trente, la cédule de 1581 tranche par ailleurs le litige qui opposait la chapelle royale à la cathédrale en faveur de cette dernière<sup>41</sup>. Malgré le fait qu'elle manipule des insignes au sens militaire, contrairement à la fête de la Saint-Jean qui exaltait essentiellement les conquistadors et leur culture chevaleresque à travers une symbolique communautaire plus archaïque, la *Toma* consacre une population civile et unifiée, sous l'autorité royale transcendante. Seuls les jeux de taureaux qui ont lieu l'après-midi rappellent encore, sous une forme ludique, la société frontalière.

L'histoire des fêtes de la conquête de Grenade met en évidence la mutation du sens de cette notion au cours du XVI<sup>e</sup> siècle. Événement absolu et signe d'autres conquêtes à venir, 1492 reste un instrument de légitimation essentiel pour le jeune Charles I<sup>er</sup>, grâce auquel il souligne son attachement aux valeurs de ses grands-parents Ferdinand et Isabelle. En effet, le sens médiéval de la conquête se transforme à l'instant même de la prise de Grenade, puisque, pour demeurer un instrument de pouvoir opérant, elle doit s'attacher à de nouveaux objectifs.

La manière dont Grenade s'approprie localement la victoire montre sa difficulté à adapter cette propagande royale, qui évolue au gré de la formation

---

<sup>38</sup> Gaspar de Avalos, *Constituciones Sinodales, por el Señor Arçobispo D [...] Granada, 1530 [1572]* in *Consueta de ceremonias y gobierno de la Santa Iglesia Catedral op. cit.*, p. 67.

<sup>39</sup> Juan Antonio González Alcantud, « Imágenes para el ritual : moros y cristianos en el complejo festivo y ceremonial granadino », in *Lo moro. Las lógicas de la derrota y la formación del estereotipo islámico*, Barcelone, Anthropos, 2002, p. 148-170. Pour une comparaison avec la situation américaine, où l'indigène trouve une place physique dans les célébrations, voir Berta Ares Queija, « Representaciones dramáticas de la conquista : el pasado al servicio del presente », *Revista de Indias* vol. LII, n°195/196, 1992, p. 231-250 ; Rolán Bauman, « Fiestas de la conquista en Andalucía y América », *Lamalif al-Andalus*, 5, 1992, p. 16-20.

<sup>40</sup> Archivo Catedral de Granada, *Actas*, libro 6, 30 décembre 1579, fol. 252r.

<sup>41</sup> Miguel Garrido Atienza, *Las fiestas de la Toma, op. cit.*, p. 31-32.

idéologique de l'État. La conquête, qui faisait autrefois de Grenade le symbole de la victoire chrétienne, est désormais la preuve de son métissage et de sa dissidence. Mais ce sont précisément ces paradoxes qui expliquent la pérennité de cette célébration solennelle et fataliste d'un événement à la fois triomphal et dramatique.

Dans les célébrations de la prise de Grenade qui cohabitent et se succèdent dans la ville andalouse, se joue la métamorphose d'un événement et la production d'une idée, celle de conquête, comme instrument de légitimation et de pouvoir. L'étude du cas de Grenade permet de voir comment l'État hispanique moderne expérimente de nouvelles mises en scène et élabore progressivement, dans leur mise en oeuvre pragmatique, sans cesse adaptée aux circonstances ainsi qu'aux exigences locales, les fondements théoriques de sa légitimité.